

de l'endroit où elle avait été renversée avec son panier d'œufs.

— Si ta mère est malade, mon enfant, elle a peut-être besoin du secours d'un médecin. Dis-lui que j'irai la voir.

— O maman, dit Napoléon, allons-y à l'instant même ; nous reconduirons cette enfant chez elle.

— Bien volontiers, répliqua la noble femme. Nous allons nous mettre immédiatement en route.

Sans attendre que cette permission leur fût donnée deux fois, les enfants se dirigèrent gaiement, sous la conduite de la petite fille, vers l'endroit où demeurait sa famille. Après avoir cheminé pendant quelque temps, ils arrivèrent en vue d'un énorme rocher au pied duquel s'élevait une misérable cabane.

— Voilà notre maison, leur dit la fille du pêcheur en désignant du doigt cette chétive habitation.

À l'entrée de la cabane, ils virent un jeune garçon d'environ douze ans, qui s'occupait à faire un filet de pêche. Au près de lui était assise une petite fille qui rongeaient une croûte de pain, et plus loin, un enfant dormait tranquillement dans un vieux berceau de jonc couvert d'un lambeau de courte-pointe.

Les plus âgés de ces trois enfants étaient, à la vérité, assez pauvrement couverts. Mais, en regardant avec quelque attention leurs vêtements, on reconnaissait, au soin avec lequel ils étaient rentrés et ravautés, la sollicitude et l'habileté de leur pauvre mère ; et, si le petit qui dormait avait les joues et les bras d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes, au moins le bonnet qu'il avait sur la tête et la couverture de son berceau étaient d'une propreté irréprochable. Dans la cabane, il n'y avait que l'ameublement strictement nécessaire ; et, dans l'angle le plus reculé de la chambre unique dont elle se composait, vous eussiez vu un misérable grabat, où se trouvait couchée une femme jeune encore, mais dont le visage amaigri portait la double empreinte de la souffrance et de la misère.

Madame Buonaparte n'avait pas tardé à rejoindre ses enfants. Après avoir franchi le seuil de la rustique habitation, elle se sentit navrée à la vue du spectacle qui s'offrait à ses regards ; car elle avait été loin de s'attendre au tableau d'un dénûment pareil à celui qu'elle avait devant les yeux. Après avoir conversé pendant quelques moments avec la femme malade, elle lui demanda si elle recevait la visite d'un médecin. En apprenant que l'infortunée n'avait pas de quoi rémunérer de semblables soins, elle lui promit de lui envoyer le lendemain le médecin de sa maison.

Pendant que sa noble mère s'entretenait ainsi avec la malade, Napoléon s'était approché du petit garçon qui ne cessait de travailler avec ardeur à son filet, et bientôt ils eurent fait connaissance l'un avec l'autre.

— Est-ce un ouvrage bien difficile que vous faites là ? demanda le fils de madame Lætitia, au petit garçon.

— Oh ! non, cela n'est pas difficile, répondit celui-ci. Je suis habitué à ce genre de travail qui exige seulement un peu d'attention.

— Vous ne gagnez pas grand'chose à cela, je suppose ? reprit Napoléon.

— Quant à cela, répliqua le jeune pêcheur, c'est une autre affaire. Je ne gagne rien du tout. Je travaille uniquement pour mon père, comme c'est mon devoir.

Il a déjà assez de peine à gagner de quoi vivre pour nous tous.

— Et vous aimez le travail ?

— Certainement je l'aime, et je ne suis jamais plus heureux que lorsque je suis occupé. Je voudrais bien être assez grand pour devenir marin ou apprendre quelque autre métier ; car je pourrais alors aider mes bons parents.

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Jacopo.

— Eh bien, Jacopo, soyons amis. Je veux vous venir voir de temps en temps.

— De tout mon cœur, monsieur Napoléon. Je serai bien content de vous voir quelquefois sur la côte.

Depuis ce jour, madame Buonaparte et ses enfants prirent l'habitude de visiter régulièrement les habitants de la cabane. Il s'établit de la sorte une liaison de plus en plus étroite entre Jacopo et Napoléon. Celui-ci forçait, chaque semaine, son jeune ami à accepter la moitié de son argent de poche ; et Jacopo, de son côté, eût volontiers sacrifié sa vie pour sauver celle de son jeune bienfaiteur, si l'occasion s'en était présentée. Cependant cette intimité ne dura pas longtemps ; car Napoléon, ayant atteint sa dixième année, fût obligé de quitter Ajaccio et envoyé par sa famille en France pour commencer ses études. Avant son départ, il fit une visite d'adieu à la famille du pêcheur, et bien des larmes de chagrin inondèrent les joues des deux amis lorsqu'ils prirent congé l'un de l'autre. Napoléon avait une jolie petite boîte d'ébène qu'il avait toujours gardée avec le plus grand soin et sur le couvercle de laquelle il avait entaillé avec la pointe d'un canif les lettres initiales de son nom et de son prénom. Il la donna à Jacopo qui la reçut avec la joie la plus vive comme un précieux souvenir, et promit de ne jamais s'en séparer et même de la porter toujours sur son cœur.

C'est ainsi que finit cette liaison d'enfance qui s'était formée entre Napoléon et Jacopo.

Napoléon entra, dès l'âge de dix ans, à l'école militaire de Brienne et en sortit, six années plus tard, en 1784, avec les épaulettes d'officier d'artillerie. Personne n'ignore la fortune prodigieuse de cet homme, qui fut un des capitaines les plus illustres dont l'histoire fasse mention, qui établit en Europe un empire plus vaste que celui de Charlemagne, et qui porta, pendant dix ans, une couronne et d'un sceptre comme jamais aucun monarque n'en avait porté jusqu'alors. Si les circonstances lui avaient permis d'appliquer uniquement aux arts de la paix le puissant génie dont il était doué, il eût laissé un nom impérissable dans la mémoire reconnaissante des nations, et cette gloire eût été bien plus grande que celle qu'il acquit comme souverain et comme homme de guerre, bien qu'il reste, à ce dernier titre, un phénomène historique qui sera l'admiration de tous les siècles.

Vers la fin de l'année 1805, c'est-à-dire une année après que Napoléon eut été couronné empereur des Français, il se trouvait engagé dans une grande guerre avec une coalition formée contre lui par l'Autriche, la Russie, l'Angleterre, la Suède et le roi de Naples. Cette grande ligue avait été négociée par l'Angleterre qui, voulant éviter l'invasion de son territoire menacé par une armée française de cent vingt mille hommes, rassemblée sur la côte de Bologne et déjà prête à s'embarquer, avait eu l'adresse de faire dériver toutes ces forces